

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La paille des mots

Martine Audet, *Doublures*, Montréal, le Noroît, 1998, 66 p.

Fulvio Caccia, *Lilas*, Montréal, Triptyque, 1998, 84 p.

Hélène Larocque-Nolin, *La main d'Aube*, *La plume d'oie*,
Cap-Saint-Ignace, 1998, 104 p.

Jocelyne Felx

Numéro 93, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37829ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1999). Compte rendu de [La paille des mots / Martine Audet, *Doublures*, Montréal, le Noroît, 1998, 66 p. / Fulvio Caccia, *Lilas*, Montréal, Triptyque, 1998, 84 p. / Hélène Larocque-Nolin, *La main d'Aube*, *La plume d'oie*, Cap-Saint-Ignace, 1998, 104 p.] *Lettres québécoises*, (93), 36–37.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Martine Audet, *Doublures*, Montréal, le Noroît, 1998, 66 p., 12 \$.

Fulvio Caccia, *Lilas*, Montréal, Triptyque, 1998, 84 p., 15 \$.

Hélène Larocque-Nolin, *La main d'Aube*, La plume d'oie, Cap-Saint-Ignace, 1998, 104 p., 17,95 \$.

La paille des mots

Du désert de l'inexprimable aux sables du verbalisme.

POÉSIE
Jocelyne Felix

LA POÉSIE QUÉBÉCOISE ACTUELLE SE MEUT dans un espace dont les limites sont, d'une part, la confiance ou la méfiance envers le langage, envers les mots eux-mêmes et, d'autre part, la proximité ou l'éloignement par rapport au monde réel. Entre la paille des mots et le grain des choses, elle hésite, *revisitant* des formes anciennes et le désir d'il y a déjà des décennies de découvrir de nouvelles allures poétiques. Dans le débordement des esthétiques, des évolutions et des publications, la poésie devient abyssalement contradictoire, même si la diversité des factures et des sujets masquent habilement des traits communs plus complexes.

À mots couverts

Le deuxième recueil de poésie de Martine Audet, *Doublures*, est parcouru de symboles qui drapent la réalité, toute la réalité. Ici, l'image joue un rôle décisif. L'usage de la figure poétique chez Martine Audet témoigne du refus d'une narration de soi. Que nous voilà loin des courants anecdotique et intimiste dans lesquelles les poètes relativisent la sacro-sainte littéralité du poème !

Curieusement, c'est à la faveur de métaphores consacrées telles la main, la rose et la nuit que la poète alerte de fond en comble le monde émotionnel pour le mettre sens dessus dessous.

Les mots qui dédaignent le référentiel expriment l'accélération vertigineuse d'une vision antithétique et douloureuse du monde :

*depuis longtemps le vent
a cette outrance de chien*

*je rencontre des poignards
ma bouche aussi déchire l'air*

*solitude enchantée
nous nous rejoindrons dans l'in-
cendie (p. 11)*

Si l'angoisse provoque des coups d'épée dans la nuit, c'est dans la dualité, dans la complexité, dans un étrange croisement de sentiments tendres et brutaux, dans l'ellipse brutale et la coupe bondissante, qu'il convient de chercher la beauté des poèmes. Au demeurant, la contradiction sous forme de doublets (nuit-jour, corps-nature, vie-mort) structure la colère et inverse l'obstacle, l'impasse ou l'insoluble : les mots portent ailleurs le centre de gravité du recueil.

Il n'y a pas de vérité unique, monolithique dans *Doublures*. Les figures, récurrentes, peignent et entremêlent à petites touches très sûres

le choix de la vie au milieu de la mort. Les mots aimantés par la profondeur et jouant avec cette profondeur vertigineusement dès les premières pages s'arrondissent aux dernières ; le mystère de l'amour et le oui adressé à la vie règnent dans l'éther. De page en page, le retour aux mêmes thèmes double les impressions et les nuance, et les décante, de l'abîme au vers pacifié. Dans la poésie de Martine Audet, où peu de mots sont employés, la rhétorique de l'auteure, ses propres ambiguïtés de signes (dont le surprenant motif du chien), donnent merveilleusement forme à son tourment. Le recueil est homogène et, dans son apparent hermétisme, accessible. Les mots échangent en partie leurs contenus sur la base de leur mise en équivalence lexicale, mais aussi sonore et positionnelle. Et toutes ces liaisons font magnifiquement « figures » ou « doublures » dans un perpétuel dépassement de la chose écrite et dans une sobriété de moyens éloquente.

Lignes de métro

Vues instantanées et statiques sur la présence totale, tel m'est apparu *Lilas* de Fulvio Caccia. Ici, le monologue intérieur se déploie dans le sens horizontal de la durée — jours et saisons — et dans le sens vertical de la géographie — entre métro souterrain et maison familiale. Des faits ordinaires rappellent la vie dans la singularité de ses minutes concrètes et familières. D'intéressants tableaux digressifs font éclater la vie au delà de l'histoire d'amour. Cela dit, et sans nier ce qui précède, il manque à *Lilas* une qualité d'émotion qui lui aurait permis de transcender le projet formel.

Caccia, qui cherche la transmutation poétique du banal, opte pour le déplacement antiromantique (ou anti-intimiste) vers un certain classicisme. La trame approximative des strophes (quatrains, tercets, etc.) et un vague, très vague système de rimes, suggèrent un désir d'organiser le chaos, de brider dans ses élans la liberté moderne, d'en endiguer la dérive. En contrepartie, nombre de faits insignifiants ne sont pas dénués de pathétisme. Or, dans *Lilas*, si l'acte poétique porte en lui le sceau de la condition humaine, les éléments militants tournent en rond. L'interprétation du subjectif et du transcendant est faussée :

*Je cherche la cobésion
de mes actes manqués
la peur me trouve
sans désir sans espoir
avec mon souffle court
d'asthmatique
devant le cercle rompu (p. 71)*



Hélène Larocque-Nolin

La main d'Aube



Caccia n'approfondit donc pas les images de la jungle citadine, ni cette exigüité murée et la réalité friable de la vie routinière. Tout devient amère délectation. L'aller-retour métro-maison, jalonné des stations d'un certain calvaire, épelle l'ennui, la molle passivité, sans poussées libératrices. Ces quasi-icônes du métro (mendiants, aveugles, jeunes paumés de la Cour des Miracles sculptant comme en creux la figure du Christ), traduisent difficilement la condamnation d'une société qui trahit ses pauvres.

L'art dans *Lilas*, — Les Lilas sont une commune au nord-est de Paris — signifie constat des faits. Il rappelle un peu la méthode anglaise d'Erza Pound et de T. S. Eliot, bien loin, du reste, de la langue anarcho-sentimentale de Jacques Prévert dont

Caccia se réclame en quatrième de couverture. Par-delà cette réalité fugitive, çà et là nimbée de brumes, de rêves et de souvenirs « sans ordre sans fatalité sans accomplissement » (p. 76), il nous reste donc une petite faim en fermant ce livre qui m'a rappelé un poème d'Erza Pound, « In a Station of the Metro » :

*The apparition of these faces in the crowd;
Petals on a wet, black bough.*

Point d'Aube

D'une certaine manière, *La main d'Aube* table sur les beaux atours de la poésie, sur ses capacités de séduction. Avec une sérénité rêveuse, Hélène Larocque-Nolin promène son regard sur la vie. La voix féminine aimantée par le désir construit des vérités. Vérités qui contiennent une moralité témoignant d'une lecture naïve du monde :

*Vivre, lutter reconquérir
Ce que l'on a déjà
Mais qu'on a oublié
dans les replis de l'appris* (p. 45)

ou

*Célèbre la vie
Car la mort approche* (p. 25)

Refusant de se perdre dans les méandres de la noirceur ou de l'opaque, Hélène Larocque-Nolin nous prive d'une exploration plus poussée. Elle ne réussit pas à saisir l'instant passionnant où l'existence, arrivée au sommet de sa courbe, se prépare à en redescendre la contrepente. L'amour, la mort, la libido, l'enfance, la mémoire, le désir et la peur ne plongent pas vraiment aux sources de l'être. Ellipses, vers nominaux, appositions et métaphores (souvent associées aux compléments du nom) tournent en tics esthétiques. Les expériences discordantes succombent au charme audible et opérant des mots qui réconfortent : d'un son grave, la poète isole coûte que coûte les harmoniques aiguës qui scintillent. Certes, les petites réalités ordinaires spirituellement significatives émeuvent, çà et là. Aisance de la voix, bonne volonté frémissante, ferveur et optimisme séduisent, mais sans envoûter. Cela reste imprégné de cette impudeur qui veut l'immédiat, et elle n'a donc pas le pouvoir de construire une perspective originale ni d'exhaler une atmosphère où l'imagination ressemble à la première fraîcheur de l'aube.



Le poème en revue

Débuts d'horizon



Bulletin d'abonnement



Abonnement pour cinq (5) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 \$

ABONNEMENT ÉTUDIANT/ÉCRIVAIN	36,81 \$ []
ABONNEMENT RÉGULIER	41,41 \$ []
ABONNEMENT À L'ÉTRANGER (TRANSPORT INCLUS)	51,76 \$ []
ABONNEMENT RÉGULIER POUR DEUX (2) ANS (Prix spécial pour dix (10) numéros, au Canada seulement)	73,62 \$ []
ABONNEMENT RÉGULIER POUR TROIS (3) ANS (Prix spécial pour quinze (15) numéros, au Canada seulement)	103,52 \$ []

On peut aussi se procurer
la plupart des soixante (60)
premiers numéros d'Estuaire Chaque numéro 9,20 \$ []

Sauf les numéros: 6-7-40-41

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

C.P. 48774, 1495 Van Horne,
Outremont, Qc H2V 4V1